

J'AI  
LU

# Son plus joli défaut

Fanny  
André





Son plus  
joli défaut



Fanny André

Son plus  
joli défaut





*À toutes les mamans :*  
*VOUS ASSUREZ GRAVE !*



# 1

*Tout le bonheur du monde est dans l'inattendu.*

Jean D'ORMESSON

Nate s'arrêta à la fin de l'extrait prévu, puis releva la tête. Il avait toujours trouvé cet exercice un peu rébarbatif, pédant même. Mais les rencontres qui suivaient le motivaient suffisamment pour accepter de lire ses romans en public.

Il y eut quelques applaudissements, puis des mains se levèrent quand il lança son habituel « Avez-vous des questions ? ». La demi-heure suivante défila sans qu'il y prenne garde. Parmi son auditoire, les gens étaient d'horizons divers ; ce festival du polar commençait à se faire un nom.

Quand on lui signala que la fin de son intervention se profilait, il approuva d'un discret hochement de tête.

— Une dernière question, avant que je ne vous quitte ?

Une femme, au second rang, leva une main timide. C'était la première fois qu'il la remarquait. Il lui sourit, l'engageant à prendre la parole.

— Travaillez-vous à une nouvelle adaptation ? J'aime beaucoup vos romans, et je suis moi-même autrice. J'ai suivi l'une de vos masterclass en ligne pour maîtriser l'art du synopsis. Je suis donc curieuse de savoir si vous avez un projet en cours...

Elle rougit soudain comme une pivoine, peut-être consciente de l'attention que lui portaient ses voisins, car aucun n'avait annoncé être un confrère ou une consœur.

La demande surprit Nate. Son travail d'adaptation n'était pas tellement connu du grand public, et il rencontrait d'ailleurs rarement les abonnés des masterclass qu'il dispensait.

Il secoua négativement la tête.

— Le dernier projet que l'on m'a confié a pris beaucoup de retard... Une histoire de droits étrangers assez compliquée, ajouta-t-il sur le ton de la confiance, arborant le sourire charmeur bien peaufiné dont il usait pour rester vague. Mais j'ai hâte de m'y atteler, car ce sera passionnant ! Merci à tous de votre attention, et excellente fin de festival !

La salle, conquise, l'applaudit. Nate descendit de la scène pour aller à la rencontre de ceux qui l'attendaient, un livre à la main, bien qu'un horaire spécial pour les dédicaces soit prévu plus tard dans l'après-midi. Surpris, il aperçut du coin de l'œil Gustave Malafois, son éditeur, et lui fit signe. Gustave, en retour, lui désigna une chaise dans le fond et, d'un petit geste, lui enjoignit de prendre son temps.

Nate, tout à ses signatures, échangeait volontiers quelques mots avec ses lecteurs. Enfin, quand il eut fini, il rejoignit un Gustave déjà rivé à son portable. Un éditeur avait presque toujours autant d'urgences qu'un Premier ministre – à croire qu'ils géraient des petits pays à eux tous seuls !

Ils se serrèrent la main, et Nate s'installa à ses côtés.

— Comment vas-tu ? s'enquit Gustave, tout sourire.

Se dirigeant gaiement vers la soixantaine, avec un embonpoint et une calvitie somme toute très raisonnables, ce dernier profitait de la vie parisienne avec zèle. Pour Nate, né en Angleterre et ayant vécu aux États-Unis, ce genre d'homme était l'image d'Épinal d'un bon vivant à la française. Cela étant, il le connaissait assez pour savoir qu'il souriait trop ce jour-là.

Après quelques minutes de conversation polie, la chute arriva, comme prévu.

— J'ai un projet à te soumettre.

— L'adaptation du polar norvégien se débloque enfin ?  
Gustave secoua la tête. Une seconde, Nate s'autorisa à rêver en grand.

— Un Lehane ou un Peace ? Pas un Ellroy, quand même ?  
L'air impassible de son éditeur le fit redescendre bien vite.

— Un autre Suédois ?

Nouveau signe négatif. Étrangement, Nate se sentit de moins en moins enthousiaste.

Journaliste de formation, il avait intégré le monde de l'édition après avoir suivi des formations pour apprendre l'art du synopsis à Los Angeles, puis écrit ses propres polars. Il avait rapidement mis un terme à sa carrière journalistique, afin de se consacrer non seulement aux adaptations qu'on lui confiait, mais aussi à ses bouquins, qui avaient très vite cartonné.

— Un projet différent. Un roman d'un autre genre, qui te permettra de toucher un nouveau public.

Tendant mais louche. Si le titre en question avait été si intéressant, Gustave aurait eu assez d'intelligence pour jeter au débotté cet argument de taille. Nate réfléchit. Un Goncourt ? Non, son éditeur l'aurait annoncé d'entrée de jeu. Un Femina ? Moins probable, mais pourquoi pas.

— Gustave, tenterais-tu habilement de gagner du temps jusqu'à l'heure de notre déjeuner pour m'amadouer ? ironisa Nate.

Le quinquagénaire sourit.

— Disons que je te connais, et je trouverais dommage que tu te braques. J'ai beaucoup échangé avec les producteurs en charge du dossier : ce projet pourrait t'ouvrir des portes.

Cette fois, Nate fit la moue. Dieu que cette conversation lui semblait de plus en plus dangereuse...

— Un Gavalda ? Pas un Levy, tout doit être déjà signé et prévu.

Gustave avait rejeté les deux noms d'un simple signe de tête.

— Tu ne la connais pas. Ses chiffres de ventes, en revanche, ne cessent de croître.

— Tu me colles sur un foutu roman feel good à la mode ?

Il aurait certes pu retenir son air profondément dégoûté, mais ce genre de textes était pour lui aussi agréable à lire qu'un essai politique pour d'autres. Il se refusait à bosser sur la vie d'une quadra fleuriste à Boulogne-Billancourt qui, par un concours de circonstances, rencontrait un perroquet adepte de gros mots, une mamie adorable mais atteinte d'Alzheimer et une gosse zèbre en quête d'une figure maternelle !

Gustave croisa les jambes, tirant sur sa chemise blanche immaculée. Il gratta sa barbe bien entretenue, les sourcils froncés. S'il ne réagissait pas, c'est que Nate avait tapé juste. Comme s'il abdiquait, il finit par hausser les épaules.

— Tu en fais toujours trop, ça doit être ton côté showman.

— Mon côté showman ?

— Tu as fait tes classes aux États-Unis, rappela Gustave.

Nate ne fit pas l'effort de recentrer le débat. Serrant les dents, il patienta, certain que son éditeur fignolait son attaque, pesant ses mots. Il ne s'y laisserait pas prendre.

— C'est une étoile montante de la fiction féminine, qui possède une voix singulière dans laquelle les lectrices se retrouvent.

— Rien dans cette phrase n'est fait pour me rassurer, répondit Nate d'un ton neutre.

Gustave changea alors son fusil d'épaule.

— Tu as dit à la boîte de production que le retard des autres scénarios nécessitait que tu trouves quelque chose rapidement, n'est-ce pas ? Dans le mois, si je me souviens bien de tes mots ?

Nate avait assez de bouteille pour rester impassible, mais l'argument financier se rappela douloureusement à lui. Son appartement parisien venait tout juste d'être rénové et les travaux payés quand sa sœur, Jen, lors d'un appel par

Skype, lui avait annoncé que son neveu, atteint d'une maladie chronique, allait enfin être opéré. La chirurgie envisagée lui éviterait les dialyses hebdomadaires à l'hôpital. Si Nate aidait déjà énormément Jen à payer le traitement, le système de santé américain étant ce qu'il est, cette intervention, qui serait un réel bénéfice pour l'enfant, s'annonçait onéreuse. Il savait parfaitement que Jen n'aurait pas les moyens de la financer. Il lui fallait donc trouver quelque chose au plus vite.

— Oui, fut-il contraint de confirmer.

Gustave se pencha en avant, les coudes sur les genoux. C'était le moment où ils basculaient officiellement dans la négociation pure et dure.

— J'aimerais que tu me fasses confiance. C'est un projet qui polira ton image et renforcera ta capacité à t'adapter à un genre autre que le polar ou le thriller, bien que tu y excelles. Et ton contrat stipule qu'il te reste un scénario à mener à bien, souligna Gustave.

Nate ne réagit pas immédiatement. Il connaissait les clauses du contrat qui le liait à la boîte de production partenaire des Éditions Malafois. En temps normal, il n'avait pas son mot à dire sur les adaptations qu'on lui confiait. On l'avait oralement assuré qu'il resterait cantonné à son secteur de prédilection, aussi n'avait-il pas songé à faire clarifier le contrat ni à demander l'ajout d'une mention précisant le genre, n'imaginant pas une seconde se retrouver confronté à une telle situation.

Ils se dévisagèrent longuement, en silence. L'amitié qui les liait – intéressée, mais tout de même sincère –, allait-elle connaître son premier revers ?

— Quel est le nom de la romancière ?

— Cléa Matisse, annonça l'éditeur, impassible. Il pourrait d'ailleurs s'agir d'un écrivain, fit valoir Gaspard en haussant un sourcil.

Nate ne prit pas la peine de répondre, trop occupé à passer en revue les noms qu'on avait évoqués devant lui en dédicace. Mais il eut beau chercher, aucun ne se rappela à son bon souvenir. Bien, il n'avait plus qu'à contacter l'indiv le plus indiscret du monde : Google.

*« Maman », n. f. :  
femme qui accomplit bénévolement un ensemble de tâches  
qui devraient être accomplies par une armada  
(cf. : « sainte », « masochiste », « super-héroïne »).*

Un masque à l'avocat sur le visage – le fruit étant devenu noir, elle avait préféré parier sur un soin plutôt que sur un en-cas – assise au milieu du salon de la manière la plus inconfortable qui soit, sans appui aucun, Cléa attendait que Merrylou sombre dans le sommeil. Elle avait bien essayé de récupérer son portable du bout des orteils, mais sa souplesse était limitée et cette partie de son anatomie totalement malhabile. Au mieux, elle aurait pu tenter la commande vocale ; sauf que ses « OK Google » auraient réveillé la petite. Pour la millième fois, elle se jura de ne plus endormir sa fille au sein ou, du moins, dans une position aussi douloureuse ; son dos l'en remercierait sûrement.

Les yeux de Merrylou papillotèrent quelques secondes, avec une tendance de plus en plus marquée pour le mode « paupières closes ». Cléa suivait l'évolution avec l'attention qu'elle aurait pu porter à un film prenant – chose qu'elle n'avait plus le temps de faire. Enfin, la petite commença à s'endormir pour de bon, son souffle devenant plus apaisé. Et là, comme un fait exprès, le smartphone se mit à vibrer sur le sol, émettant un son aussi désagréable qu'un bourdon coincé dans des rideaux.

Paniquée, Cléa convoqua ses abdos, pourtant aux abonnées absents depuis l'accouchement, et força pour se redresser – tout ça sans l'aide de ses mains, un sein à l'air et un bébé ronflant dans les bras, lesquels ne devaient absolument pas remuer. À la vitesse de l'éclair, sans bruit, ni à-coups ou précipitation, elle alla coucher sa fille, puis revint dans le salon sur la pointe des pieds. Le tout sans respirer, s'il vous plaît. Endormir Merrylou était une traversée des Enfers.

Évidemment, le portable s'était entre-temps éteint, et l'appel avait basculé sur la messagerie. Cléa le récupéra, et son cœur fit un bond lorsque le nom de son éditrice s'afficha sur l'écran.

À cela, deux raisons. D'une part, peu de personnes interagissaient avec elle ces derniers temps, à l'exception de sa voisine – l'unique être vivant avec lequel Cléa se retrouvait le plus souvent en tête à tête n'ayant pas un an et partageant ses gènes. D'autre part, elle avait du mal à se faire à l'idée qu'elle était une autrice publiée – ce qui faisait pourtant plus d'un an, presque deux.

Elle rappela son interlocutrice, le portable sur haut-parleur pour éviter de le tartiner d'avocat, puis entreprit en parallèle de rassembler le linge sale qui traînait sur chaque surface disponible.

— Allô ?

— Bonjour, Élise, c'est Cléa.

— Comment vas-tu ? s'enquit l'éditrice d'une voix chaleureuse, ce qui lui fit étonnamment du bien.

Sans blague, Cléa sentit ses épaules se détendre instantanément.

Elles échangèrent brièvement quelques nouvelles. Cléa tenta de ne pas inspirer à son éditrice la vision d'une maman en train de ramasser un dixième lange taché de régurgitation. Son interlocutrice évoqua quant à elle les piles de romans qui s'amoncelaient sur son bureau.

Puis Élise aborda le sujet tant redouté :

— Et ton petit dernier ?

Impossible de se tromper, Élise ne faisait pas référence à Merrylou.

— Euh, mon manuscrit... s'étoffe. Enfin, mes notes...

Super, elle n'avait pas l'air crédible une seconde !

— Tu sais que je suis disponible pour en parler ?

Cléa hocha la tête avant de se rappeler qu'au téléphone ça risquait de ne pas se voir. Un peu d'avocat dégouлина sur son visage, elle le récupéra du coin de la langue, puis grimaça – elle se contenterait du masque !

— Je comptais bien te solliciter, mais je voulais réfléchir en amont et rassembler mes idées.

— Bon, sinon, j'ai une excellente nouvelle à t'annoncer. Tu vas être tellement heureuse...

Cléa médita. Une traduction à l'étranger ? Un nouveau format d'exploitation ? Le livre existant déjà aux formats poche et audio, elle ne voyait pas ce que ça pourrait être.

Son cerveau fatigué divagua un peu plus. Son éditrice lui aurait-elle trouvé une drogue – légale et non contre-indiquée en période d'allaitement – donnant l'impression d'avoir dormi dix heures en seulement un quart d'heure ? Lui offrait-elle une femme de ménage pendant cinq ans, un bonus exclusivement destiné aux autrices ayant de bons chiffres et un enfant en bas âge ? Si seulement...

— Dis-moi ?

— Une adaptation cinématographique. Ça se discute sérieusement, au point que la production pressent un scénariste !

Le cri de victoire était digne d'un Christophe Colomb, l'Amérique dans son viseur.

Cléa se laissa tomber sur le canapé et sentit l'avocat lui couler dans le cou. Elle s'essuya sur un linge pourtant loin d'être propre. L'ironie de la situation ne lui échappa pas : n'aurait-elle pas dû apprendre cette nouvelle depuis un véritable bureau d'écrivain placé tout contre une fenêtre et donnant sur un

paysage à couper le souffle, qu'elle aurait pris en photo puis posté sur Instagram, accompagné d'un #writerview ? Sûrement.

Quand le relent qui s'exhalait du linge lui parvint, elle jeta le morceau de tissu pour de bon dans la pаниère, loin d'elle.

— Tu en restes sans voix ?

— Oui. Je croyais que tu anticipais un peu trop quand tu avais lancé l'idée... La boîte de production est vraiment enthousiaste à ce point ? s'étonna Cléa.

Un petit « hmm, hmm » satisfait lui répondit. Elle réfléchit une seconde. Élise et elle avaient déjà évoqué des noms. Elle se rappelait plus particulièrement d'une Marie-Jeanne Mercier, parce qu'elle avait regardé ensuite les trente premières minutes de *Mon cœur en exil*, sa dernière adaptation, avant de sombrer dans ses cinq heures de sommeil journalières – qui ne suffisaient pas, a priori.

— Marie-Jeanne ?

— Non. Mais tu ne perds pas au change. C'est un homme, et il est connu...

Cléa secoua machinalement la tête, étonnée. Son roman oscillant entre ce que les éditeurs appelaient la « fiction féminine » et la « romance », autant dire qu'elle ne s'attendait pas à un membre de la gent masculine.

— Oh...

Même à ses propres oreilles, le manque d'enthousiasme se devinait.

— Cléa, je sais que tu adores l'auteur en question.

Sans réfléchir, elle se tourna vers sa bibliothèque. Elle parcourut des yeux les étagères, lisant les noms sur les dos. Ce n'était pas Mazetti... Glattauer se trouvait à côté. Non, peu probable, il n'était pas français. Ensuite Bussi et Legardinier. Elle fit la moue. Puis venait son exemplaire usé d'un Thilliez. Mais elle se ressaisit : aucune chance, il écrivait du polar. Elle continua son examen et jeta Chattam pour la même raison. Finalement, dubitative, elle tenta :

— Foenkinos ?

Faisait-il des adaptations, d'ailleurs ? Un rire lui répondit.

— Non, on ne t'a pas déniché un Goncourt, bien que celui auquel nous pensons ait quand même à son actif un Best Mystery Book et plusieurs distinctions au festival de Cognac...

Devant son mutisme – Cléa étant bien incapable de citer le moindre Renaudot –, l'éditrice enchaîna :

— Et c'est surtout l'un de tes auteurs préférés ! Tu as acheté son dernier roman à la gare, quand nous nous rendions à la Foire du Livre de Bruxelles.

Cette fois, Cléa resta bouche bée. Elle braqua son regard sur les rayonnages, en vain. Les livres devaient se trouver dans la bibliothèque de sa chambre.

— Nate Keenan ?

— *Himself*, confirma Élise, fière de son effet.

Son cœur avait fait une nette embardée. Certes, Keenan était connu et talentueux ; elle adorait les ambiances qu'il savait créer dans ses romans. Mais... il écrivait du polar depuis dix ans !

— Alors, heureuse ? reprit Élise, qui semblait à mille lieues de se douter dans quel ascenseur émotionnel était montée Cléa.

— Bien sûr, répondit-elle docilement.

*Et vaguement inquiète*, ajouta-t-elle in petto.

*Méfiez-vous des apparences,  
même le sel ressemble au sucre.*

Internet l'avait renseigné, et Nate hésitait désormais entre rire jaune ou rappeler son éditeur pour s'expliquer avec lui. Il avait parcouru les magazines – essentiellement destinés à un public féminin, à quelques exceptions près –, qui en disaient long :

*Succès incontesté : une jeune Parisienne  
devient l'idole des lectrices.*

Était-il nécessaire de commenter cette punchline ? Non, pas vraiment. Le journaliste n'avait pas cherché loin, a priori. Et son collègue chez *Women Inspiration* ne faisait guère mieux :

*Trentenaire et déjà best-seller. Cléa Matisse  
est la romancière à suivre !*

Sérieusement ? Dans quelle école s'étaient-ils tous inscrits ? Nate avait continué à parcourir la presse en ligne et avait même fait un tour chez Malafais afin de prendre connaissance des chiffres de ventes de la jeune femme – et des siens, mais passons.

Le succès de Cléa Matisse n'était pas de la poudre aux yeux. Nate avait vérifié les avis des lecteurs sur les sites

marchands et sur les comptes officiels de l'autrice, d'ailleurs suivie par un nombre impressionnant de followers pour un talent « émergent ».

En parcourant son site officiel, il eut envie de gémir. Alors, certes, on évitait un design ouvertement girly, mais on n'en était pas très loin non plus. Tout criait « littérature féminine » tellement fort que Nate se sentit totalement exclu de ce joli petit monde.

Gustave Malafois avait proposé de lui faire suivre un exemplaire du roman en question et prévu une rencontre. Nate avait beau traîner les pieds, cela finirait bien par arriver. Même en y mettant de la mauvaise volonté, il ne pouvait se dire overbooké plus d'une semaine sans que ça devienne un mensonge évident.

Son portable bipa. Il vérifia l'écran et y trouva deux SMS. Le premier était de sa sœur. Il l'ouvrit aussitôt. Le message contenait une photo d'elle allongée sur un lit d'hôpital, son fils à ses côtés. Tous deux avaient une expression digne du Chat Potté de *Shrek*. Les mâchoires de Nate se serrèrent ; encore une énième dialyse ! Comment ce gosse avait-il pu, si jeune, en supporter déjà autant ? C'était à vous déguster du karma.

Un texte accompagnait l'image :

À quand le retour de tonton Nate ? Tu nous manques !

Il consulta son planning, rien de précis ne s'y profilait qu'il ne puisse du moins repousser... excepté une certaine rencontre en vue d'une future collaboration. Comme un fait exprès, c'était bien un texto de Gustave qu'il avait reçu ensuite.

As-tu vérifié pour le 10 en début de matinée ? 9 heures/9 h 30 ? Confirme-moi ça dans la

journée, s'il te plaît. Je t'invite à déjeuner à côté du bureau après le rendez-vous si tu peux.

Encore remonté, il hésita à tout bonnement l'ignorer.

OK, les couvertures des romans de Cléa Matisse évitaient l'écueil d'une silhouette de femme sur fond de soleil couchant, les bras largement ouverts, en robe légère, des papillons l'entourant en prime. Mais le fameux fuchsia, lui, était bien là. Au secours !

Nate admit cependant que son habitude du polar, aux couvertures dans les tons noir et blanc plus ou moins inquiétantes, pesait dans la balance.

Dix minutes plus tard, son portable bipa de nouveau.

Nate ? Je suis certain que tu n'es pas à la salle de sport si tard, et en bon accro du smartphone, tu as lu mon message. Alors réponds-moi !

Nate tergiversa, presque par principe. En effet, le message de sa sœur lui revint aussitôt en mémoire, tout comme ses priorités. Il confirma le rendez-vous à Gustave, qui renchérit immédiatement :

Je te fais parvenir le roman. Penses-tu pouvoir le lire d'ici là ?

Pouvoir, sûrement. Vouloir ? Même pas en rêve.

*Si je suis bizarre, mes amies le sont tout autant.  
Ça me rassure.*

Yoshiko, affalée sur le canapé, parcourait les jaquettes des DVD que Cléa était allée chiner dans une boutique.

— Tu es au courant que c'est complètement dépassé ? Aujourd'hui, on a recours à la VOD.

Cléa se sentit obligée de se justifier :

— J'ai cherché sur Netflix, je ne suis pas si has been ! Mais je n'y ai trouvé qu'un seul des trois films dont m'a parlé Élise. Et j'aime avoir les vrais supports. Je suis fière d'appartenir aux dernières personnes possédant une DVDthèque.

Sa voisine n'eut pas l'air convaincue ; Cléa se comportait en véritable dinosaure. Ignorant une Yoshiko goguenarde, elle appuya sur « Play », et le générique défila.

— J'ai adoré lire ce polar ! À sa sortie, je l'ai quasiment dévoré en vingt-quatre heures, nuit blanche à la clé. Le lendemain, je râlais sur les gosses comme pas permis, j'étais trop décalquée ! ricana Yoshiko.

Si les blogs en ligne du style La Mère coupable ou Parent Épuisé cherchaient à recruter des rédacteurs, Yoshiko était la candidate idéale. Son cynisme demeurerait l'une de ses qualités premières, que Cléa louait à sa juste valeur quand elle se sentait devenir trop guimauve au contact de Merrylou.

— Je ne savais pas que Guillaume avait joué dans l'adaptation, en revanche.

Cléa approuva.

— Moi non plus. Un film avec lui laisse rêveuse, non ?

Elles soupirèrent en chœur, fans de Canet depuis des années.

— Oui. Il a un côté « le mec d'à côté », mais en plus sexy.

— Le mec d'à côté, pour moi, c'est ton mari, Yoshi.

Cette dernière afficha un large sourire.

— C'est ce que je disais... En beaucoup, beaucoup plus sexy.

Cléa la dévisagea, consciente que sous l'humour vachard de sa voisine se dissimulait la tendresse et l'amour que partageait encore le couple – ce qui était toujours mieux que son propre célibat, qui avait décroché un CDI.

— Merrylou est à la crèche, et vu que tu as lu le bouquin, tu es ma meilleure chance de savoir ce que vaut l'adaptation.

— Et tout ça, sans pop-corn...

Cléa haussa un sourcil.

— À 10 heures du matin ?

— Le pop-corn, le sexe... et le merlot, estima Yoshiko, hésitante, ne sont soumis à aucune contrainte horaire.

Après un fou rire, Cléa dut abdiquer :

— Désolée, je n'ai rien de tout cela à disposition.

— Tant pis, revenons à Guillaume... Il est toujours avec Marion ou...

— Yoshi ! Reste concentrée, tu te rappelles ?

La suite du film se passa dans un silence presque religieux – en dehors de quelques commentaires sur l'acteur principal et ses relations amoureuses. Aucune des deux ne s'endormit, mission accomplie !

Quand le générique de fin apparut, Cléa s'assit en tailleur dans son canapé et se tourna à demi, résolue, vers son amie.

— Verdict ?

Yoshiko fit la moue, pensive.

— Je crois... que l'adaptation est meilleure. Tu as déjà entendu ça ?

— Non, effectivement. Je me demande même si tu n'aurais pas bu de ton fameux merlot avant de venir.

Son ton faussement accusateur ne sembla pas le moins du monde impressionner Yoshiko.

— Sérieusement, insista cette dernière, il y avait un passage interminable et ennuyeux sur des vignes, un cloître ou je ne sais quoi... Bref, le flic, là...

— Le héros ? Fraulier.

— Oui, celui-là. Il devait faire une enquête dans l'enquête pour trouver un truc historique, mais dans le film, bim, ça devient super ludique grâce à cette recherche en ligne.

Cléa sentit sa mâchoire se décrocher ; donc Nate Keenan, le scénariste du film – plutôt bon, elle devait l'avouer –, avait transformé une promenade bucolique en une traque 2.0 ?

Oh... mon... Dieu...

— Pourquoi as-tu l'air d'être tombée sur une patte de souris au milieu d'un sachet de nuggets au micro-ondes ?

Cléa, qui avalait sa dernière gorgée de thé froid, faillit le recracher par le nez.

— Mais quelle image horrible !

Son rire était nerveux, mais Yoshiko fronça les sourcils, très sérieuse.

— Tu veux que je te montre la publication témoin sur Facebook ? C'est une histoire vraie, hein.

— Je n'en achèterai plus jamais. Plus jamais !

Yoshi haussa les épaules.

— Je me souviens de la marque, si ça peut t'aider. Mais ça ne répond pas à ma question. Qu'est-ce qui te contrarie ?

— Eh bien, a priori, Keenan a changé toute une partie de l'histoire quand il a fait le scénario... Je ne suis pas rassurée.

— Oh, ma foi... Le film était bien, en tout cas. T'es sûre pour le merlot ?

Ne jamais sous-estimer le pouvoir de réconfort d'une véritable amie. Et sa compassion, surtout ! Cléa soupira.

Après le départ de Yoshiko, Cléa tenta de contrôler « Chaos » – le surnom de la panier à linge. Si elle n'y parvint pas, l'échec ne fut pas total puisque la pile diminua. Certes, pas de moitié, mais quand même.

Elle se fit de nouveau la promesse de chercher une lessive un peu plus efficace, car prélever les taches des selles débordantes de sa fille n'était pas son kif ultime.

— Beurk ! marmonna-t-elle en se rinçant soigneusement les mains.

Pas vraiment à jour dans son ménage et dans les diverses tâches administratives qu'elle laissait s'accumuler, elle se posa tout de même sur son canapé pour accomplir une démarche qu'elle n'avait pas encore eu le temps de faire : glaner des infos en ligne.

Nate Keenan possédait un Facebook officiel et un Twitter. Pas d'Instagram ni aucun autre réseau social ; il n'était pas overconnecté. Intéressant, elle aurait imaginé un Américain plutôt accro aux nouvelles technologies.

Ses comptes ne proposaient que des infos pragmatiques. Keenan ne semblait pas adepte des modes, genre photo de son assiette au restau, selfie sur fond de paysage grandiose, concert entre amis... Voilà qui leur faisait un point commun : son propre Facebook était tenu par Sylvie, l'une des community managers des Éditions Malafois, car elle ne pensait jamais à y poster quoi que ce soit elle-même.

Elle trouva une page Wikipédia dédiée au scénariste ainsi qu'un bon nombre d'articles. De quoi satisfaire sa curiosité. Elle revint cependant à la biographie sur son site officiel. Nate Keenan avait grandi à Londres puis, dès l'âge de dix ans, il avait vécu à Los Angeles. Il possédait d'ailleurs la double nationalité par son père. Il venait de fêter ses trente-cinq ans. Après quelques années de journalisme politique, il avait

émigré à Paris, où il résidait désormais. Il avait écrit ses livres en anglais avant d'en réviser la traduction française avec son éditeur, ce qui permettait que ses livres sortent dans plusieurs pays simultanément. Son père était un avocat pénaliste réputé, sa mère une ancienne journaliste reconvertie en « femme de ».

Cléa parcourut la bibliographie et la liste des prix et interventions. Keenan était particulièrement actif. Une part d'elle-même – la jalouse – se fit la réflexion que s'il était père de famille, il devait avoir une compagne et ne gérait donc pas tout en solo. À moins qu'il ne le soit pas encore.

Cléa devait refuser les propositions de déplacements qui l'éloigneraient trop de chez elle. Même une simple nuit d'hôtel était pour le moment inenvisageable, pas sans emmener sa fille en tout cas. Et quand bien même, elle devrait chercher une nounou pour la remplacer en plus du reste, ce qui n'était guère faisable.

Elle bascula sur un moteur de recherche en ligne, Ecosia, et partit à la pêche aux infos via la presse. Ce qui la frappa d'abord, ce fut le nombre de références, non pas sur le brillant parcours de Nate dans l'univers du polar – impossible de le nier –, mais sur ses apparitions publiques. Il était vu à des soirées de lancement de restaurants, des vernissages, et autres événements en vogue. Et rarement seul.

Donc, pour répondre à la question précédente : il ne semblait ni en couple, ni papa. Un article sur le site d'un magazine féminin lui apprit qu'il avait été élu l'un des célibataires du monde culturel les plus séduisants du moment.

Surprise, elle ne put s'empêcher de tiquer. Certains auteurs étaient des stars, elle le savait. Ils étaient connus et on les voyait dans de nombreuses soirées mondaines. C'était tellement à mille lieues de son propre quotidien que cela lui semblait d'autant plus irréaliste.

Elle continua de faire défiler les résultats et tomba sur un article au ton éminemment sérieux, intitulé :

*Ce phénomène des écrivains de plus en plus sexy :  
faut-il être un beau gosse ou une femme séduisante  
pour mieux vendre ses romans ?*

Fascinée, Cléa lut le texte jusqu'au bout. Keenan était cité parmi d'autres noms. La théorie portait sur l'intérêt commercial et marketing des éditeurs à avoir de plus en plus de « beaux » romanciers, ces derniers étant bien plus vendeurs à l'heure où une image circulait plus vite que des mots. Sans oublier les séduisants portraits qui trônaient sur les bandeaux de la rentrée littéraire. Le journaliste s'enlisait même dans un comparatif – à relents misogynes – des chiffres de vente des best-sellers avec l'âge et le sex-appeal des écrivains.

Elle décida de stopper là le massacre.

Reposant son portable, elle réfléchit une seconde. Son instinct la poussait à contacter son editrice et à crier « Mayday ! » pour de bon. Cette histoire d'adaptation lui avait fait faire des bonds au plafond. C'était trop beau pour être vrai... et, en définitive, cette expression résumait à elle seule son impression.

Comment confier ses doutes et expliquer que c'était une fausse bonne idée ? Elle n'en avait techniquement pas la possibilité, son contrat stipulant qu'elle avait cédé ses droits d'adaptation à sa maison d'édition. Élise pensait sûrement lui faire un magnifique cadeau.

Tout était si parfait depuis la sortie de son livre : les retours positifs des lecteurs, les traductions, sa relation avec Élise, et même avec Gustave, de plus en plus cordiale... Et voilà que cette adaptation serait le grain de sable, voire le caillou dans l'engrenage.

Ses doigts la démangeaient. Elle voulait appeler Élise pour tout mettre à plat... mais elle n'osait pas. Quelle preuve

– concrète – avait-elle de cette impression de malaise ? Nate pouvait être trop people, trop coureur... et alors ? Ça n'entraîtrait absolument pas en ligne de compte.

Le seul élément objectif qu'elle avait à disposition pour étayer son sentiment, c'était le manque d'expérience qu'il avait du genre de son roman, puisque toutes ses collaborations passées s'orientaient vers le thriller. Mais Élise ne la rassurerait-elle pas en lui rappelant que Nate avait plusieurs films à son actif, soit un réel savoir-faire, ainsi qu'un beau palmarès au box-office ? Ne devait-elle pas lui faire confiance, tout simplement ?

Le ventre noué, elle finit par se bouger et s'occuper de son ménage avant de partir pour la crèche. Tandis qu'elle rangeait la caisse à jouets, elle tomba sur le doudou de secours de Merrylou. Une image s'imposa à son esprit. Cette adaptation, qu'était-ce, sinon une chance de mettre sa fille à l'abri du besoin ? Peut-être s'inquiétait-elle pour rien, après tout...

— Prions, croisons les doigts, tentons le vaudou, conclut-elle à voix haute.

*Croyez-moi, je suis de bonne foi  
quand je vous affirme que je suis de mauvaise foi !*

Daniel CONFLAND

Il était en retard. À vue de nez, une bonne demi-heure, surtout s'il n'accélérait pas. Habituellement, il préférait se montrer ponctuel, mais ce rendez-vous ne l'enchantait pas.

Il s'octroya malgré tout un temps d'arrêt au Starbucks pour s'offrir un café à emporter. Ses origines anglo-saxonnes l'entraînaient chaque matin vers cet établissement, plutôt que vers le traditionnel troquet parisien.

Il résidait en France depuis maintenant dix ans. Chaque année, il séjournait un mois ou deux de l'autre côté de l'océan, louant un petit pied-à-terre. Il s'attachait à garder le meilleur de chacune des deux cultures ; ainsi aimait-il le vin, le pain et le cinéma d'auteur, tout comme le Starbucks et la lecture quotidienne du *New York Times*.

Il poussa les portes des prestigieux locaux des Éditions Malafois, situées dans un immeuble haussmannien du 7<sup>e</sup> arrondissement, avec pas moins de trente-cinq minutes de retard. Il plaqua sur son visage un grand sourire et un air avenant, d'excellents remparts à tout reproche éventuel.

Gustave l'attendait dans son élégant bureau. Quand Nate lui serra la main, il capta la lueur mi-excédée, mi-amusée dans son regard.

— Nate, un peu plus et j'envoyais une équipe te porter secours, remarqua l'éditeur.

Il exagéra aussitôt son accent américain pour répondre :

— Allons, j'ai voulu pratiquer la ponctualité à la française... M'y serais-je mal pris ?

Gustave laissa à sa secrétaire une *to do list* longue comme le bras et invita Nate à le suivre en salle de réunion. Ce dernier lui succéda sans broncher, prêt au combat de boxe qui allait avoir lieu. Son café, contenu dans l'habituel gobelet format XXL, lui donnerait les munitions nécessaires. En attendant, il s'appliquait à sourire pour cultiver son image de dandy sympathique et nonchalant propre à tromper l'adversaire.

Dans la pièce, les parois opaques permettaient un peu d'intimité. Nate s'assit à côté du grand manitou, sans même sourciller quand on apporta plusieurs exemplaires d'un livre à la couverture rose sur laquelle le graphiste, pour parachever le tableau, avait représenté un post-it orné d'un baiser immortalisé par une trace de rouge à lèvres. Bonjour le cliché.

Pour qu'il en vienne à lire ce bouquin de son propre chef, il faudrait l'enfermer à Alcatraz durant trois mois sans aucune occupation.

Comment cette entrevue pouvait-elle se dérouler autrement qu'en se résumant en un seul mot : « carnage » ? Financièrement, il se savait sur la corde raide ; il devait impérativement payer l'opération de son neveu. Malgré tout, il ne pouvait s'empêcher de ressasser, face à cette couverture, le fait qu'il n'avait aucune envie de *faire ça*.

## 6

*Il ne faut pas en vouloir aux gens  
lorsqu'ils agissent de manière à confirmer  
la mauvaise opinion que nous avons d'eux.*

Michel CAMPICHE

Cléa consulta de nouveau l'écran de veille de son portable et geignit, paniquée. Les aiguilles de l'horloge tournaient toujours dans le mauvais sens et le temps était son ennemi personnel ! Elle ne voyait pas d'autres explications au fait qu'elle soit sans cesse en retard.

Bien sûr, il avait fallu qu'il y ait une panne de courant dans le métro, alors que sa journée avait déjà mal commencé avec une Merrylou particulièrement grognonne. À peine levée, la petite avait chouiné sans discontinuer, s'était débattue sur la table à langer au point que, système D oblige, Cléa avait fini par la changer sur le lit pour limiter les risques. Évidemment, le contenu de la couche s'était répandu sur le plaid en mohair, et elle avait dû réparer les dégâts en pestant, son retard devenant officiellement irrécupérable.

La veille et l'avant-veille, sa fille n'était pas allée à la crèche. Résultat : Merrylou s'était réveillée à 6 h 30. Et bien entendu, le seul jour où Cléa avait un rendez-vous, Merrylou n'avait pas bronché jusqu'à 7 h 45 ! Tout le timing établi par Cléa en avait été ruiné.

Après ce marathon et tant d'énergie déployée de bon matin, elle serait bien retournée directement sous la couette

au lieu de foncer à cette réunion. Mais l'emploi du temps d'une maman solo est toujours rempli d'aléas ! Pour preuve de cette théorie : Merrylou s'était réveillée pas moins de quatre fois dans la nuit, puis avait régurgité sur l'épaule de sa mère sur le chemin de la crèche.

Bien évidemment, Cléa ne s'en était aperçue qu'une fois dans le métro, quand un inconnu chauve et plutôt malodorant avait détaillé son blaser avec insistance. L'élégance parisienne en avait pris un coup !

Dans l'ascenseur des locaux de Malafois, elle consulta de nouveau l'heure sur son portable. Elle était effroyablement en retard. Elle ne se rendait pas à une réunion informelle ni à un rendez-vous sympathique avec son éditrice Élise, non, c'était la rencontre officielle qui inaugurerait sa collaboration avec Nate Keenan ! Rien que d'y penser, elle avait l'impression de rêver éveillée. Et voilà qu'elle arrivait avec cinquante minutes de retard ! Tout allait bien.

Stressée comme rarement, elle utilisa des méthodes de relaxation apprises lors de sa préparation à l'accouchement et inspira plusieurs fois calmement – pas évident avec un jean *bootcut* qui comprimait son ventre récalcitrant, conséquence directe de sa grossesse.

Le miroir de la cabine lui renvoya une image mitigée : sa coiffure paraissait encore répondre aux promesses de la laque dont elle s'était servie, sa tenue lui sembla plutôt chic grâce à sa veste cintrée, loin de ses looks habituels, mais la tache de vomi bien visible gâchait irrémédiablement l'ensemble. Soit elle enlevait le vêtement, soit elle faisait un détour aux toilettes pour un nettoyage express sans garantie de résultat.

*Je vis une journée tellement merveilleuse, décidément !*

Elle pesta et résista à l'envie de frapper son front sur le miroir en poussant un gémissement à fendre l'âme, en grande partie parce que le coursier qui était à ses côtés l'aurait trouvée étrange. Gênée, elle lui sourit. En désespoir de cause, elle tira sur son foulard pour essayer de camoufler la catastrophe.

*Je ne peux pas me présenter comme ça, j'en serais obsédée et mal à l'aise tout du long.*

Bourrée de remords mais décidée, elle s'éjecta dès l'ouverture des portes et fit signe à la réceptionniste avant de s'éclipser aux toilettes. Elle répara comme elle put le désastre de la compote pomme-banane régurgitée et en profita pour effacer une coulure de mascara.

Elle se contempla d'un œil critique, à la recherche d'un autre couac imprévu – un jouet scratché sur une fesse, par exemple. Le jean moulant soulignait ses longues jambes, son top et sa veste s'accordaient plutôt bien. *Je ne suis pas si mal*, évalua-t-elle en renfilant le vêtement humide. Elle réussit enfin à replacer son foulard et sortit son portable, sur lequel un appel en absence resserra un peu plus le nœud d'angoisse dans sa gorge : une heure de retard. Misère !

La secrétaire à l'entrée suspendit une petite minute sa conversation téléphonique pour la renseigner :

— Mademoiselle Matisse, bonjour, je suis désolée, je dois finir avec ce correspondant, mais si vous le souhaitez, je vous accompagne à la salle de réunion dans un instant.

— Je vais me débrouiller, je suis affreusement en retard, merci quand même !

La secrétaire acquiesça et Cléa lui sourit largement, se rappelant leur dernière conversation à propos de son livre.

— OK, c'est au bout du couloir, là où il y a les trois salles de réunion. Celle tout au fond.

Cléa approuva ; Élise et elle y étaient allées plusieurs fois.

— Merci beaucoup, et désolée de vous avoir dérangée.

Sans attendre, elle remonta le couloir au pas de charge. De loin, elle avait peut-être l'air d'une *executive woman* accomplie et non d'une jeune maman au bord de la crise de nerfs. Elle aurait vendu un rein pour deux expressos en intraveineuse – une idée de génie sur laquelle personne ne planchait encore sérieusement ! –, sauf qu'elle devait limiter sa consommation de café à cause de l'allaitement.

Les lieux lui étaient maintenant familiers, et elle trouva sans peine les salles de réunion. Dans la dernière, Malafois se tenait face à la table, son roman dans les mains. L'habituel sursaut de bonheur et de fierté se fit de nouveau sentir.

*Son livre. Publié. En vrai !* Qui rencontrait un franc succès, en plus ! Si la danse de la joie n'était pas au programme, c'était uniquement parce que le couloir n'offrait aucune discrétion.

Dans cette pièce allait se décider une avancée majeure pour l'avenir de son texte. Non, une avancée majeure et bénéfique ! Une chance totalement inattendue, et tout allait très bien se passer. Si son esprit ne cessait de la mitrailler d'images issues des adaptations qu'elle n'avait pas appréciées, même de livres qu'elle trouvait géniaux à l'origine – comme *Le Mec de la tombe d'à côté* –, elle tentait aussi de se rappeler que d'autres films étaient tout à fait à la hauteur des romans – *La Forme de l'eau*, par exemple, dont l'univers onirique lui avait tellement plu.

Le cœur battant, les lèvres hésitant entre un sourire et une moue de panique, elle porta le regard sur l'homme qui tenait compagnie à son éditeur. Il semblait plutôt grand, bien qu'assis. Tourné de trois quarts, il lui présentait un large dos et des cheveux châtons. Le portrait de l'écrivain sur la jaquette de son livre s'imposa à elle, se superposant étrangement à la réalité – après n'avoir été qu'une image peu tangible en 2D.

Un éclat de voix lui parvint lorsqu'elle ouvrit la porte sans faire de bruit. Figée, elle hésita une seconde.

— J'ai conscience de ce que mon contrat stipule, mais j'espérais que nous resterions sur l'accord d'origine, qui ne concernait que des univers qui me sont chers, à savoir polar et thriller. Je ne suis pas un lecteur de romans feel good, et je suis certainement mal placé pour apprécier des fictions féminines, surtout si elles louchent sur la romance... Confie cette adaptation à quelqu'un d'autre, ce sera mieux.

La douche fut brutale et pour le moins glacée. Dans ce ton sec, il y avait un concentré de tous les doutes qui envahissaient Cléa depuis le début.

Sous le choc, elle continua malgré tout à détailler l'écrivain, l'écho de cette voix basse, à l'accent résolument anglo-saxon, résonnant encore à ses oreilles.

Il parlait avec une ironie incisive et jeta un exemplaire de son livre sur la table, d'un geste ample que Cléa trouva dédaigneux, comme s'il balançait une couche sale. Elle se crispa.

Loin de paraître ébranlé, Gustave prit calmement la parole :

— Marie-Jeanne Mercier, qui s'occupe normalement de nos comédies romantiques et fictions féminines, est en congé maternité. Ce livre a rencontré un succès retentissant, Nate, surtout si on considère que l'autrice est française et primo-romancière. Depuis sa sortie, nous en avons déjà écoulé 150 000 exemplaires. Tu fais du bon boulot, mais les meilleures adaptations ne te sont jamais proposées car tu n'es pas suffisamment diversifié. Tu pourrais estimer que cette opportunité est donc une chance pour toi, un moyen de t'éloigner du domaine dans lequel tu seras vite enfermé.

— La spécialisation peut être vue comme un gage de qualité et me permettre de devenir celui auquel on pense immédiatement.

Gustave haussa les épaules.

— Tu oublies que le cinéma est sujet aux effets de mode et à la lassitude du public. Et si on compare le succès de Cléa Matisse à tes propres chiffres, Nate, à ce rythme, elle risque de te rattraper. D'ici quelques années, vous jouerez dans la même cour, ajouta Gustave, ironique.

Au vu du large dos contracté de l'écrivain, ces arguments avaient fait mouche. Keenan haussa les épaules.

— Gustave, je suis vraiment ravi qu'elle ait su trouver sa place, et il y en a une pour tout le monde. En l'occurrence, ça ne fait peut-être que combler la ménagère stressée, qui a

besoin de déconnecter un peu. Mais les ventes ne font pas tout, et tu le sais. Il pourrait s'écouler autant d'exemplaires de ce bouquin que de la Bible et elle pourrait largement me dépasser que je préférerais malgré tout ma bibliographie à la sienne, désolé. Et puis, je ne crois pas avoir à rougir quand mes romans figurent parmi les dix best-sellers de l'année.

Bien. Un personnage a priori sympathique, à l'ego démesuré, très impatient en outre de travailler sur son livre. Cléa sentait que cette réunion s'annonçait merveilleuse.

Objectivement, Nate Keenan pouvait fanfaronner puisque ses romans étaient toujours en tête de gondole et se vendaient autant en France qu'outre-Atlantique. Décrit comme le nouveau Chatam ou Coben, il avait une tout autre renommée que la sienne, ce dont Cléa était consciente. Pourtant, ça ne suffisait pas à faire passer la pilule.

La discussion entre les deux hommes reprenant, elle n'osa pas bouger. Elle se tenait toujours sur le seuil, dissimulée par la porte entrebâillée.

— Nate, je t'apprécie beaucoup.

— Mais ?

— Mais ne te montre pas borné ! L'as-tu lu ? Bien sûr que non, alors réserve ton jugement, s'il te plaît, argumenta patiemment Gustave. La maison ne signe pas de mauvais livres, Nate. Même si j'avais été certain d'avoir la copie conforme du dernier best-seller paru – Dieu sait que ça se fait – et eu l'assurance de chiffres de ventes confortables, je ne l'aurais pas publié si je ne l'avais pas trouvé bon. Seuls les projets au réel potentiel m'intéressent.

La réplique laissait transparaître un orgueil que Cléa connaissait bien à Malafais, ce qui la fit sourire. Entendre son éditeur défendre son livre était un petit bonus non négligeable.

Nate soupira.

— Ce n'est pas la question de déterminer si c'est bon ou mauvais. La veine feel good, surtout teintée de romance,

n'a rien d'intellectuel et ne demande pas un grand effort à la lecture. C'est tout ce que je souligne.

Le mot « romance » avait sonné d'une manière tellement condescendante à l'oreille de Cléa qu'elle en resta bouche bée. Elle n'était pas sidérée d'entendre ce type de discours, surtout de la part d'un homme – les a priori ayant hélas la peau dure – mais, bien souvent, ses interlocuteurs se montraient moins directs.

— C'est un sous-genre aisé à écrire, destiné à un lectorat facile à convaincre et peu regardant. J'ai été coincé à côté de Martha Stuart-Davis lors d'une séance de dédicaces, je m'en souviens encore. Une torture ! Sa file d'attente n'a jamais désempli. Fait étrange, elle avait un sex-appeal inversement proportionnel à celui de ses héroïnes.

— Nate, intervint Gustave avec un soupir appuyé, tu aimes être méchant. Sors de ton rôle d'Odieux Connard en pleine relecture de *Fifty Shades*, ça ne nous avance pas.

Au moins, l'éditeur ne semblait pas entrer dans son jeu, et Cléa l'en remercia mentalement.

— Mais je dis ça en toute bonne foi ! Tu connais Martha, tu me donnes raison en ton for intérieur, j'en suis sûr. De là à m'inquiéter du sex-appeal de Cléa Matisse... Non, je n'oserais pas, bien sûr.

L'ironie grinçante était perceptible. Cette fois, la mâchoire de Cléa faillit bien se décrocher. Elle rêvait ou elle venait quasiment de se faire traiter de... thon ?

— Nate !

Du couloir où elle se trouvait, Cléa aurait voulu posséder des super-pouvoirs pendant quelques secondes. Elle repensa en particulier à la série *Buffy contre les vampires*, quand Willow se vengeait en tuant un type d'un claquement de doigts.

*Si seulement...*

Résolue à se défendre elle-même, sans l'aide de forces surnaturelles ni le concours de Gustave, elle se décida enfin à

entrer, les poings serrés, prête à l'affrontement. Quand son éditeur l'aperçut dans le dos de Keenan, son visage s'allongea.

— Pour couronner le tout, elle est incapable d'être à l'heure.

Remontée, elle lança à voix haute :

— Le thon ayant dû s'échapper du filet d'un chalutier en haute mer, vous comprendrez qu'il ait un peu de retard !